

Chère Madame B.
Petit Air (Guerrier)
Stéphane Mallarmé

*Ce me va hormis l'y taire
Que je sente du foyer
Un pantalon militaire
À ma jambe rougeoyer*

*L'invasion je la guette
Avec le vierge courroux
Tout juste de la baguette
Au gant blancs des tourlourous*

*Nue ou d'écorce tenace
Pas pour battre le Teuton
Mais comme une autre menace
À la fin que me veut-on*

*De trancher ras cette ortie
Folle de la sympathie.*

J'éprouve quelque émotion du fait que vous ayez été frappée comme moi par le sort injuste de Lucien Bersot (et non Lucien Boissot comme vous l'écrivez dans votre exquis *Mois qui court**, lapsus d'écriture sans doute dû à un amalgame avec le nom, bien connu, du réalisateur).

A l'époque où j'avais vu ce téléfilm, je travaillais encore à l'UCB et peu de temps après, j'avais lu dans le Soir, un article ridicule d'un individu au nom tout aussi ridicule (en général tout se tient) un certain critique de cinéma : Le Tiste. Cet inepte scribouillard, encore plus mauvais et insignifiant que d'autres, bien plus connu, qui nous submergèrent pendant de longues années de leur inepte verbosité dans les pages culturelles du Soir, avait émis l'opinion que ce film était chargé d'un pathos totalement décalé par rapport aux réalités de notre époque (datant d'il y a un peu plus de dix ans, le téléfilm étant sorti en 97). Je rentrai dans une fureur sans nom et envoyai à des collègues relativement cultivés de l'UCB (à l'époque cela existait encore) un mail pour crucifier Le Kiste, pardon, le Tiste ou Letiste en un mot, que je ne parviens hélas plus à retrouver. Monsieur Le Kiste considérait qu'il était inepte, sinon incongru, de s'attarder à notre époque sur de tels incidents, qui ne font que s'inscrire dans les marges de catastrophes universelles (du moins à l'échelle européenne) que nous ferions mieux de relativiser, sinon d'oublier. En fait, monsieur Le Kiste, critique du Soir, n'avait retenu de ce chef-d'œuvre poignant de Boisset qu'est *Le Pantalon* qu'une pleurnicherie démodée. Il est évident selon ce que nous voyons autour de nous que tout va pour le mieux et que de se pencher sur de tels cas isolés perdus dans la conflagration de nos anciens conflits, relève d'une

pathologie, elle-même désuète. Monsieur Le Tiste, devait être comme disent savoureusement les Flamands, « een optimist tot in de kist », en lequel je suppose qu'il repose enfin maintenant, dans une béate inconscience semblable à celle dans laquelle il dut flotter au moment d'écrire son pitoyable article.

Je vais remuer toute mes archives papiers et électroniques pour retrouver l'impitoyable réquisitoire que j'avais envoyé à des collègues, à l'époque de l'UCB, contre cet individu florissant d'une ineffable mélange d'autosatisfaction et de naïveté. En attendant, j'ai retrouvé une suite, que j'avais adressé il y a donc plus de dix ans aux mêmes destinataires ucbésiens.

Dix ans plus tard, je retrouve une préfiguration (sinon plus) des idées qui m'ont séduit chez René Girard (qu'Edmond Radar connaît très bien) par rapport à la notion de sacrifice. Je me permets donc de vous soumettre, chère Madame B., ce texte tel que je l'écrivis à la volée, dans mon emportement épistolaire habituel (facilité par la vitesse du mail électronique : on tape – clic <send> – et on envoie, comme s'il s'agissait d'une roquette virtuelle, dont la propulsion est tout à la fois libérée des contraintes laborieuses de l'écriture manuscrite et des lenteurs de la Poste).

Voici donc en attachement, une tentative d'interprétation psycho-anthropologique avant la lettre de cette terrible histoire du Pantalon.

Cordialement

Daniel Pisters

(*) Des évènements tels que la découverte de votre chat couché sur la souris de votre PC ou d'un furet ayant pris la place d'un chat, sous une couverture, en se faufilant dans la cave à la fenêtre entrebâillée pour laisser un passage à votre compagnie de félins, ont bien plus d'importance pour moi que l'élection du président des Etats-Unis, grotesque et caricatural épiphénomène de carnaval américain auquel même les folkloristes européens les plus pointilleux ne devrait pas se soucier davantage que d'une nuée de confettis. Ne m'accusez pas d'une ignorance scandaleuse à l'égard de nos libérateurs des deux précédentes guerres mondiales : j'épluche sans cesse cette histoire fascinante et sais parfaitement ce dont nous sommes redevables aux Yankees de ces époques-là, qui n'ont plus grand-chose à voir avec ceux d'aujourd'hui. La reconnaissance qui s'accroche aux spectres du passé ne retient que des lambeaux de rêves entre ses mains désespérées.

Courriel du 10/01/2009

Pensées au tour d'un pantalon militaire

Puisque nous avons tous saisi la dimension humainement poignante de cette histoire, nous pouvons nous permettre de tenter de décrire les autres ressorts

susceptibles de lui donner un tel impact. En faisant abstraction de nos scrupules et même d'un certain sens du ridicule qui nous ferait faire l'économie des spéculations fallacieuses qui vont suivre; je nous en avertis.

Je ne suis pas un prêtre de l'Eglise Psychanalytique, mais cette religion (qui n'est plus nouvelle) est la seule qui ne m'inspire pas un rejet féroce et systématique. D'un point de vue psychanalytique, et d'abord psycho-éthologique, il est difficile de ne pas voir la signification de ces ridicules pantalons rouges que portaient les soldats français. Lors des parades amoureuses, les animaux se parent de leurs plus belles plumes (c'est à dire les plus voyantes); ce ne devrait pas être fondamentalement différent avec les parades militaires.

Même si ces uniformes voyants étaient un non-sens par rapport à la réalité des combats, faisant des hommes de véritables cibles ambulantes, on n'en cherchait pas moins à impressionner l'ennemi (du moins à avoir un minimum d'allure devant lui), de la même manière que les guerriers africains avec leurs masques féroces et leurs plumes. Même procédé d'intimidation de l'adversaire que celui de l'animal qui tente sinon d'éliminer, du moins de bouter l'intrus hors de son territoire, de séduire la femelle et d'éloigner le rival. Une vieille histoire.

De ces schémas psycho-éthologique (qu'Yves trouvera sûrement simplistes) à certains archétypes (non jungiens) de la psychanalyse, il n'y a qu'un pas. Et de là à faire du pantalon rouge une sorte de symbole phallique, il n'y a qu'un pas également. Alors faisons-le, ce pas, comme un petit pas de danse grotesque de l'esprit dérapant sur un terrain dont la boue morale est encore plus glissante et répugnante que celle des tranchées:

Ce soldat qui n'a même pas droit au stupide pantalon rouge, symbolique ou non, que tous les autres portent, se voit contraint d'en enfiler un autre, souillé et troué, et enlevé, de surcroît, à un mort. C'est une forme d'humiliation qu'un homme digne de ce nom ne peut s'empêcher de ressentir dans sa chair comme une castration. Refusant à juste titre l'avilissement de cette castration symbolique non-instituée (puisque cette institution qu'est l'armée n'existerait pas sans le port d'un uniforme réglementaire), il sera puni de la forme de castration la plus irrémédiable et définitive: la mort.

Un fait a de multiples significations potentielles dont il est difficile de démêler l'écheveau. Si ce soldat n'avait fait que rêver cette malheureuse affaire, l'interprétation par trop typique que je viens de donner serait peut-être judicieuse. Par rapport au cas concret, au fait historique, c'est évidemment tiré par les cheveux. Mais ce n'est plus du cas concret ni du fait historique dont je nous propose de discuter maintenant, mais de tisser un réseau d'association d'idées dans tous les sens, avec des points de convergences avec la psychanalyse, encore que ce qu'il y avait à en dire vient déjà d'être dit: assez limité et caricatural.

Il sera plus intéressant d'extravaguer sur le mail d'Yves, d'exploiter sa noirceur sociologique - d'aller au fond - pour en extraire un minerai de pensées encore plus sombres, presque charbonneuses. En allant au fond, peut-être touchera-t-on une autre veine, une veine obscure mais non moins vitale qui relie l'inconscient de l'individu à celui de la société. Je dirais pour ne pas me départir du sarcasme qui a la vertu de nous réunir, que sous ce rapport, ce contrat aussi bien proclamé que tacite avec le social, mais dont les termes sont toujours enfouis, l'individu s'abreuve à une source d'avilissements. J'ai la vision d'une sorte de miel noir et nourrissant dont les fourmis transportent une goutte entre leurs mandibules. Les fourmis se la passent de l'une à l'autre et, au fond d'obscures galeries, on entend leurs mandibules s'entrechoquer. Tout nous assujetti à ce rituel de partage alimentaire qui nous soumet aux corollaires de la dépendance vis-à-vis d'autrui: promiscuité, contact buccal, sécrétions d'humeurs et projections de ces humeurs (parfois reçues en pleine face), mais à l'instar de la mouflette relevant son arrière-train, à cette différence près que de cette même façon dont ce charmant mammifère se défend, les autres nous invitent à les respirer.

La société confond les deux stades (anal et oral) que l'individu a pourtant appris à différencier, elle lui demande comme une preuve d'amour, d'oublier de les avoir vécus séparément. C'est ce que j'appellerai le stade d'insertion paradoxale dans le système, le passage à l'état adulte impliquant l'abdication du minimum de conscience acquis pendant l'enfance. Le monde n'est qu'un pullulement de renifleur de croupions.

Mais finalement tout cela n'a encore rien de bien méchant, jusque là tout va bien, et moi-même qui compense par une susceptibilité excessive à la puanteur psychologique cette atrophie olfactive qui frappe nécessairement les individus évoluant vers l'abstraction, je ne m'en porte pas plus mal. Mais cela peut devenir tout à coup beaucoup plus méchant lorsque l'individu refuse de "jouer le jeu".

Le soldat Bersot n'a même pas refusé de jouer le jeu; un jeu beaucoup plus méchant puisque les règles en sont sévèrement modifiées par les circonstances de la guerre (il n'y a alors même plus de mélange équivoque entre le stade oral et le stade anal, mais un renversement radical en faveur du second, avec toutes les composantes sadiques qui trouvent l'occasion de s'y déchaîner). Le refus de cracher sur la bannière sous laquelle il se battait n'aurait pas été différent. Mais une institution comme l'armée demande jusqu'au sacrifice de la logique qui est à la base de ses propres arguments pour amener les hommes à combattre. "Soyez guerriers, soyez féroces. En même temps, soyez de lavettes. Battez-vous avec des sabres de bois comme s'ils étaient en acier". On peut imaginer d'autres paradoxes, plus grossiers encore ou plus subtils... D'ailleurs, lorsque je parle pour l'armée "soyez guerriers, soyez féroces", je me trompe de registre; elle dirait plutôt "soyez courageux", quelque chose de plus proche de la notion de devoir et d'obéissance, ici "devant la mort", alors que la société, en temps de paix, demande exactement la même chose, à un mot près "jusqu'à la mort" (travail, mariage, procréation, vie de famille...). Rien n'est plus proche d'un soldat qu'un civil et aussi éloigné de l'un comme de l'autre qu'un vrai guerrier.

La soumission, "le but de tout système", comme Yves n'hésite pas à nous le répéter. Mieux, le but de tout système est de conditionner l'individu à en faire une mission. D'où, tous ces croyants.

Je n'irai pas par quatre chemins pour dire que la généralisation du phénomène et la permanence de ses manifestations me font envisager la nécessité d'une cause plus profonde que lui-même.

L'effet frappant en soi conduit naturellement à l'exagération des causes: on cherche parfois trop loin, au point d'en devenir idiot, ce qui venge la réalité perfide par un juste retour à l'acceptation des faits tels qu'ils sont; on renonce à comprendre.

En effet, comment l'esprit tordu ne finirait-il par confiner à l'idiotie ? Exemple: l'armée, ou une forme de l'inconscient obscure qu'elle incarne, aurait puni un bon soldat de s'être refusé à un certain rite de soumission auquel cette circonstance a, par hasard, ressemblé, lui rappelant quelque chose qu'elle ne peut absolument pas tolérer dans son fonctionnement.

Un grain de sable peut déclencher dans un système un processus impitoyable ne tolérant de la part de la victime qui a eu le malheur de s'associer à son déclenchement qu'une soumission totale, scellée par l'effacement total de la personne au profit son rôle de victime. Scellée comme un pacte, un contrat implacable: "ça tombe sur toi, alors endosse et écrase-toi, car sur toi seul pèse maintenant un poids ordinairement réparti sur tous les autres, alors tu vas t'aplatir aussi bas qu'on te le demandera, sinon ce poids t'écrasera vraiment".

En réalité, tout cela s'exprime dans un laconique: "c'est un ordre!", car toute forme d'explication, d'explicitation des menaces sous-entendues serait une forme de concession vis-à-vis de l'exigence d'intelligibilité que la personne manifeste à leur égard.

Avant d'aller plus avant dans ce sens assez kafkaïen, je ferai un détour par un passé beaucoup plus lointain, selon l'erreur intuitive que nous sommes tous conditionnés à commettre, d'une manière ou d'une autre: plus loin dans le passé, plus éclairantes les manifestations de la Vérité.

Je propose donc (comme cela, assez arbitrairement) de transposer l'histoire du Pantalon dans l'Antiquité grecque. Il nous faudrait d'abord remplacer le pantalon par l'équivalent vestimentaire de l'époque, ou par tout autre élément de l'équipement militaire remplissant une fonction analogue. Nous risquons bien de ne trouver aucune équivalence crédible. Mais en admettant que nous puissions quand-même en trouver une, un second problème, plus délicat encore que le précédent, surgirait au travers de ce choix même (puisqu'il aurait quand-même été possible de l'effectuer). En effet, une fonction analogue n'induit pas nécessairement une signification analogue.

Imaginons cependant que toutes les conditions permettant de faire le rapprochement voulu soient réunies. La signification est d'une étoffe suffisamment serrée pour qu'on ne puisse pas en voir beaucoup d'autres à travers (elle fait donc figure de signification ultime; le fond des choses, si l'on préfère, la seule opacité justifiée par elle-même). Et imaginons que Freud l'ait découverte, au sens où il le fit par rapport au mythe d'Oedipe, c'est à dire en lui découvrant la signification psychanalytique qui serait la plus retenue jusqu'à nos jours, même si ce n'était que pour être contestée. On ne saurait peut-être jamais si cette signification est à la racine même du mythe (pour peu qu'un mythe puisse avoir une racine, une signification originelle exclusive qui ne fait que se traduire et se déformer au fil du temps et des changements de mentalités), ou si le "père de la psychanalyse" la greffa sur cette racine. L'identité de la partie greffée et de la racine ferait d'autant mieux illusion que cette racine elle-même n'aurait jamais été très bien définie que par le biais de cette opération. Autrement dit, comme personne n'aurait encore donné d'explication assez profonde du mythe pour pouvoir rivaliser avec celle de la psychanalyse, nous ne pourrions guère retenir que celle-là, fût-ce pour ensuite la rejeter.

Mais je n'insisterai pas en faveur des transposition hellénique, d'autant plus caricaturales que les grecques qui sont encore connus de nos jours pour sautiller dans des espèces de jupes, en bas blancs et portant des bonnets à pompons (comme quoi le ridicule n'existe qu'en fonction du contexte), l'étaient déjà dans l'Antiquité pour des pratiques qui s'accordent encore plus mal à notre conception actuelle de la virilité.

Un drame humain, individuel - et qui reste essentiellement humain et individuel quelque soit son incidence sur le plan collectif - une fois transposé dans un autre contexte, peut perdre sa dimension humaine et individuelle au profit d'une dimension mythique, éventuellement vecteur collectif de connotations sexuelles. De ces dernières, nous nous doutons bien qu'elles sont généralisables, mais nous ne savons jamais jusqu'à quel point, ni dans quelle mesure les constantes universelles qui caractérisent le héros de tragédie peuvent se traduire en terme de primitives liées à la reproduction de l'espèce (exemple: le tabou sur l'inceste comme garant contre les dangers de la consanguinité).

Se demander à quoi on peut étendre des principes, c'est se demander jusqu'où réduire ce à quoi on les applique. Evidemment. De cela nous nous doutons tout aussi bien, mais la question fondamentale portant sur l'opportunité d'une approche extensive ou réductionniste, sur la complémentarité de ces deux types d'approches, trop imbriquées, trop inextricablement liées pour n'être que complémentaires, reste évidemment sans réponse, et le restera, à mon humble avis, encore longtemps.

Je ne voudrais pas faire tremper l'histoire du Pantalon dans cette sorte de teinture. Même si ce n'était douteux que d'un point de vue moral (il y aurait donc quand-même quelques motifs logiques de le faire), ce type d'interprétation aurait toujours un caractère incongru en comparaison de la gravité du sujet. Même si comme je l'ai dit, il ne s'agit pas d'une interprétation du sujet, mais de son impact sur nous.

Quelque soit notre ouverture d'esprit, cette approche semblerait toujours pour le moins fallacieuse. Elle produirait sur quiconque se risquerait à la justifier un effet équivalent à celui de se déculotter en public. Il serait en quelque sorte le seul imbécile à démontrer à ses dépens ce que tous les autres pressentent bien, mais se gardent d'exprimer ouvertement. Il ne faut jamais baisser son froc devant les autres lorsque ceux-ci ne sont pas forcés de le faire en même temps. C'est un minimum.

A maints égards, il me paraît plus "décent" de m'en tenir à ce que j'ai avancé précédemment:

"un drame humain, individuel - et qui reste essentiellement humain et individuel quelque soit son incidence sur le plan collectif - une fois transposé dans un autre contexte, peut perdre sa dimension humaine et individuelle au profit d'une dimension mythique, etc..."

Pourtant, en écrivant ça, je ne me sentais pas davantage fondé à revoir quelque chose de l'histoire qui nous occupe dans une quelconque perspective mythologique. En effet, à quoi bon préserver un pantalon de la cochonnerie psychanalytique si c'est pour le jeter dans un panier où se trouve déjà tout le linge sale de l'humanité et de ses dieux.

Vilaine façon de voir les mythologies, mais cela nous change un peu de la fascination qu'elles ne manquent jamais de nous inspirer (on a le droit de frapper ce qui est fort).

Alors, on voit de moins en moins où je veux en venir.

Pour y remédier, j'essayerai de prendre une avance sur un thème que je n'aurais guère le temps d'approfondir ici, mais qui n'en polarise pas moins depuis le début toute la futile limaille de cet écrit.

C'est un thème qui a été développé par bien d'autres, dont l'éminence pointue ne manquerait certainement pas de crever la cloque d'ignorance dont toute la proéminence est affichée dans mon style.

Ce thème est une de clés de ce qui nous frappe dans le film, une clé de l'hostilité et peut-être aussi d'une certaine angoisse antisociale qui transparait dans le mail de Yves et dans le mien, ainsi que dans un des tiens, Michel, concernant "une société où l'on engagerait que des génies" pour les utiliser bien au-dessous de leurs capacités et en faire des abrutis. Ce thème, c'est celui du sacrifice. Voilà à quoi je voulais en venir.

Un mythe n'a pas une signification immuable, celui du sacrifice se manifeste au travers de toutes sortes de rites qui ne font qu'accentuer la diversité de sens et de forme qui est déjà propre aux mythes. Je me sens absolument incapable d'élaborer un point de vue homogène sur un thème aussi vaste et multiforme. Certains ont peut-être déjà élaboré cette synthèse. Claude Lévi Strauss dans une certaine mesure sans doute, mais je n'ai encore jamais vraiment lu un livre de lui. J'ai lu d'autres livres dont le Déesse Blanche de Robert Graves, où sont définies certaines notions très particulières concernant le sacrifice, dans une perspective cosmo-mythologique extrêmement poétique et originale, mais auxquelles il manque peut-être la rigueur structuraliste qui les rendrait applicables dans un autre contexte (encore que je doute qu'une quelconque rigueur structuraliste permette vraiment de se forger un outil de généralisation aussi efficace). J'ai lu, mais il y a bien longtemps aussi "Heur et malheur du guerrier" de Georges Dumézil. Dans le premier, il est question de cycles de transformation, de mues du mâle, autour d'un axe féminin, conformément au modèle de société matrilineaire des celtes. Je ne sais même plus si la notion de sacrifice fondamentale qu'un dieu pratique sur lui-même pour donner naissance au monde provient du second. Mais je crois me souvenir que l'axe s'y déplace vers l'orient, en faveur du masculin. Je me souviens par contre d'avoir été frappé dans ce livre par l'analyse d'un mythe dont le rapport avec le sacrifice est beaucoup moins évident: un dieu, guerrier (Shiva, ou une de ses innombrables shivariantes), mais guerrier dans un sens où, selon moi, la pointe de l'épée rejoint celle de l'esprit, doit intervenir, oui, littéralement intervenir comme pour parer à une menace plutôt que pour s'inscrire dans un plan préétabli par lui-même (mais là est sans-doute toute l'ambiguïté), afin de pourfendre une masse de matière inerte menaçant d'envahir l'univers.

Cette masse est un amalgame d'être et de non-être indifférenciable, une monstrueuse excroissance, l'inflation de quelque chose qui n'est ni le néant ni son contraire, remplit le vide et qui prend la place de la matière. Chaos, matrice regorgeant d'elle-même et dont il faut arrêter le débordement, qu'il faut en quelque sorte rendre féconde par un acte tranchant. L'acte de création n'est donc pas ici absolument à l'origine, comme dans la Bible, mais s'inscrit comme un acte d'interception nécessaire d'un processus mettant en jeu des forces aveugles et amorphes. Ce n'est pas vraiment l'Esprit de Dieu planant sur les eaux, car je ne crois pas qu'il est été écrit que celles-ci menaçaient de monter jusqu'à Lui pour le submerger, sinon Lui, du moins les hauteurs célestes depuis lequel Il se berçait du mouvement de leur onde entre l'être et le non-être. Je ne sais ce que c'est, mais cela m'a frappé. Je songe à cette nécessité paradoxale de trancher parfois dans le vif pour éviter la prolifération d'excroissances spongieuses, les champignons menaçants d'étouffer l'esprit trop satisfait de lui-même et dans lesquels il est pourtant forcé de reconnaître ses productions. Celles-ci, par manque de diversité résultant des contradictions et des heurts avec un apport extérieure, ne font plus que s'enfler de leur propre substance, qui devient la négation de l'esprit. Une forme d'auto-ablation devient donc nécessaire et je me permets de penser que celle-ci n'est pas étrangère au sacrifice d'une victime dans la société, à la castration dans limites d'une névrose individuelle, si éloignée de l'une comme de l'autre que puisse nous paraître la dimension cosmomythologique où elle se pratique par la main d'un dieu guerrier.

Avec un bagage réduit, mais contenant deux ou trois ouvrages capitaux, je ne manque pas d'idées sur la question du sacrifice, mais ce ne sera sans doute jamais assez pour m'en faire une idée juste. Je n'insisterai donc pas devant ce casse-tête anguleux, hérissé de pointes dans toutes les directions, tranchant, perçant, empêchant l'esprit d'être replet de lui-même, nécessaire et abject en même temps car tout aussi capable d'empêcher l'individu de connaître un peu de paix et de justice, ou, du moins lorsque ce pain lui est offert, d'avoir le temps de le digérer.

Et puis il y a cette histoire d'Abraham et son fils... sacrifiels.

Par manque de connaissance des approches méthodiques qu'il faudrait d'abord au moins essayer, pour peu qu'il en existe vraiment, je me contenterai de l'évoquer, de laisser planer son ombre comme une menace, ici et là, au fil des réflexions.

Freud n'a-t-il pas écrit (approximativement) que la société reposait sur crime commis en commun. Cela fait écho avec notre film, cela ne veut pas dire qu'il y ait vraiment lieu de voir un rapport. D'autant plus que ce crime perpétré sur un seul homme, aussi abominable soit-il, est noyé dans la boucherie collective. Ce qui compte plus est peut-être la manière dont il en émerge, encore que cela même relève sans doute d'un tout autre ressort que celui de la phrase percutante de Freud.

Plane donc l'ombre, plane donc la menace de castration concertée. Mais de nos jours, ici même ou ailleurs, sur quel type de victime ? Quelle occasion le système va-t-il se donner, comme si elle se créait inopinément lors d'un dérèglement corollaire de sa lourdeur machinale ?

Une crise routinière, en somme, un aléa presque, sur lequel il conviendra éventuellement à la machine de s'appesantir, pour se faire pardonner et divulguer l'exemple de son aptitude à l'autocritique.

Le choix de la victime est-il aléatoire ?

Vic - time Vic - time Vic -

A vrai dire quelque chose me fascine dans ce mécanisme, bien plus que je ne le crains personnellement. J'aimerais bien démonter ses rouages, et comprendre. Mais, je l'ai déjà écrit, je n'insisterai pas devant un tel casse-tête. Je me contenterai d'essayer de définir quelque peu ce que je crois être la structure du mythe, tandis qu'en sourdine retentit peut-être le tic-tac de l'horloge sacrificielle (Vic - time Vic - time Vic -) qui scande toutes les mythologies, traversant les époques et les mentalités comme un fil conducteur non moins complexe que leur propres dédales.

Je suis d'avis que le mythe est une structure sans signification exclusive (pas de sens unique), et que sa portée dépend justement de l'aptitude de sa structure à se conserver au travers de toutes les transformations, exactement comme ces sortes d'épures géométriques de bactérie ou de virus qui se développent en s'adaptant aux autres formes générées dans un modèle de vie artificielle, et avec lesquelles elles entrent en compétition. C'est ça les Chimères.

Je subodore que le complexe d'Oedipe est justement une de ces structures polymorphes, une de ces Chimères qui ont la vie dure, parce que, si anciennes soient-elles, les Chimères répondaient déjà aux critères cybernétiques de robustesse, en conférant une virulence proprement virale au mal qu'elles provoquent en même temps que la permanence de certaines caractéristiques héréditaires dans l'aptitude à lui résister; elles sont le mal et le remède, et donc l'ambiguïté.

Mais davantage qu'au complexe lui-même, et à la névrose qui en découle, je m'accorderais plutôt à reconnaître cette qualité d'adaptation à la structure du mythe qui polarise l'expérience individuelle de chacun. Les forces qui sont en jeu au "sein" de cette expérience individuelle et la nature de ces forces ont certainement des caractéristiques communes qui favorisent sinon rendent inévitables leur convergence vers une structure mythique.

Mais de cet aspect concret, à la fois personnel et invariable malgré les différences individuelles, je me déclare inapte à discuter. Il est trop tentant de le prétendre à la base de la structure mythique elle-même et de la confondre avec son substrat. Effectivement, je ne vois guère d'intervalle entre les deux qui soit suffisant pour y glisser plus que l'épaisseur d'un miroir. Même une ressemblance si forte ne constituera jamais une preuve d'identité.

Il n'y a dans les mythes ni vérité, ni substrat, mais une structure forte, robuste, et ce me semble une raison suffisante pour privilégier le registre associatif de la psychanalyse, sinon pour expliquer certains faits, du moins expliquer la portée qu'ils ont.

Mais revenons à l'interprétation sociologique d'Yves:

"Ce que j'en retiens, c'est la possibilité pour tout système coercitif/administratif/(bureaucratique pour reprendre le thème du sociologue Michel Crosier) de tuer l'individu (moralement, physiquement, etc..) pour le maintien de la soi-disant "cohérence du système" par le biais de procédures "légales" pour le moins douteuses. Que ce soit Belgacom ou la justice, c'est pareil. Le but de tout"

Interprétation kafkaïenne, car le but de tout c'est quel but et le but de qui ? On suppose un fonctionnement autonome du système qui ne dépend même plus des individus auquel il profite, échappe pratiquement à leur contrôle (sans que cela soit dérangeant pour eux, au contraire) et continue machinalement de broyer tous les autres, par sa seule force d'inertie. Les individus qui tirent les ficelles ne se cachent même plus, car ils deviennent "naturellement" la tache aveugle du système - une notion plutôt intuitive, car je ne pense pas que malgré toutes nos grilles d'interprétation psychosociologiques, nous soyons mûrs pour comprendre exactement de quoi il s'agit. Retenons tout de même la cécité d'Oedipe, conformément à un registre associatif... caractérisé par sa robustesse.

L'interprétation kafkaïenne aboutit à une acceptation de l'effet sans la cause: l'absurde. Je sais bien que Yves ne va pas jusque là, en ce sens que les types de fonctionnement qu'il évoque correspondent aux intérêts de ceux qui y dominent. Donc, la condition infamante des autres qui sont dominés, n'est certainement pas un effet sans cause. Cependant, l'intérêt partagé dans une certaine classe d'individus, les réalités humaines facilement descriptibles et triviales, comme l'envie, la convoitise, la soif de pouvoir, ne suffit peut-être pas à expliquer la manière dont les manifestations de l'absurde s'installent dans un système.

Dans le Pantalon, tous les rouages personnels qui aboutissent à une sanction illégitime, et à son maintien en dépit des évidences humaines les plus criantes, sont montrés, de telle sorte que le jeu du hasard (sinon de la malchance) n'y semble pas tenir un grand rôle, et pas davantage celui d'un système coercitif ne fonctionnant que pour lui-même, comme un robot tueur qui a perdu jusqu'à la notion de la commande initiale "Kill", mais n'en continue pas moins sa mission de destruction. Les arguments sont claires ("il faut faire un exemple") et la monstruosité de certains personnages évidente. Ils ont le pouvoir dans ce système, ou sont soumis au pouvoir d'un autre, au moins aussi immonde qu'eux. Il n'y a donc pas lieu de chercher plus loin. Mais un drame similaire aurait très bien pu se produire sans résulter du même type d'enchaînement (cela s'est d'ailleurs certainement produit maintes fois), et des hommes être broyés par des machines tout aussi aveugles, mais sans qu'on puisse y discerner le profil d'un acteur humain (même exécrablement humain) permettant quand-même de définir une responsabilité.

Dans la débâcle du monde, les exemples de sacrifices ont des vertus d'attracteurs, comme ceux de la théorie du chaos, où tout semble tendre à se stabiliser autour d'un point fixe. Il vaudrait mieux dire que le désordre qui règne dans nos pauvres têtes ne s'organise qu'autour de nos idées fixes.

Daniel Pisters, 7 mai 1997